

NICOLAS WERTH

L'intelligentsia

« Pour nous, le résultat le plus tangible de la *perestroïka*, c'est la possibilité — enfin — de lire. Pour la première fois depuis l'époque de Khrouchtchev, on ne sait plus à quelle revue s'abonner ! » Cette opinion d'un intellectuel moscovite résume un état d'esprit et marque les limites d'une entreprise. 1986 et 1987 resteront dans les mémoires comme d'excellents millésimes pour ces fous de culture que sont les intellectuels soviétiques, des années plus riches encore en publications et en débats que 1957 ou 1962, les temps forts du « dégel ». Le goût de la lecture retrouvée est sans doute le seul phénomène qui fasse l'unanimité. Quant aux jugements sur la *perestroïka*, aux actions à entreprendre pour « sauver le pays », elles n'ont sans doute jamais été aussi divergentes au sein d'une intelligentsia dont les clivages se sont révélés au grand jour depuis deux ans. Tandis que le pouvoir multipliait les gestes en direction de l'intelligentsia, tâchant de combler en partie le fossé qui l'en séparait, celle-ci est apparue plus impuissante, divisée ou sceptique que jamais. Des livres à lire, des films et des expositions à voir, des débats. *Panem et circenses ?*

En vérité, le chemin parcouru est à la fois considérable et limité. Considérable, parce qu'un très grand nombre d'interdits officiels et de sujets tabous ont été levés. Limité, parce que, d'une part, ce chemin avait déjà été parcouru, intérieurement, par tous ceux qui « savaient déjà » ; d'autre part, parce que le débat n'est jamais mené à son terme et que les conséquences ne sont jamais pleinement tirées.

Un certain dégel culturel

La liste serait longue des œuvres littéraires, articles, films ou expositions qui, au cours des deux dernières années, ont fait sensation pour leur liberté de ton et de contenu. Rappelons brièvement les grands moments ou événements de la *perestroïka* culturelle.

Dans le domaine des beaux-arts, la XVII^e exposition des jeunes peintres, en novembre 1986, à la salle d'exposition Kuznetskii Most de Moscou apparaît comme une étape décisive dans la reconnaissance *de facto* d'un véritable pluralisme artistique. Elle est suivie de l'ouverture de nombreuses salles, souvent périphériques, mais néanmoins très fréquentées, où sont autorisés à exposer les peintres les plus « avant-gardistes », comme les artistes de la « génération du XX^e Congrès », déjà connus à l'étranger, mais jamais exposés en URSS, tels Boulatov, Shteinberg, Infante, Jankelevskii, Vassiliev et d'autres. Les Soviétiques ont pu redécouvrir, dans un registre plus « classique » Chagall. L'exposition du Musée Pouchkine (septembre 1987) a été l'occasion pour les autorités de se réapproprier cet artiste longtemps rejeté.

Dans le domaine cinématographique, trois films, très différents, ont créé l'événement. En décembre 1986, *Le Repentir*, de T. Abouladze (aujourd'hui mondialement connu), fable philosophique sur le totalitarisme, a été le premier signal d'une offensive antistalinienne qui s'est amplifiée tout au cours de l'année 1987. En février 1987, *Est-il facile d'être jeune ?*, documentaire du jeune réalisateur letton I. Podnieks, a révélé le désarroi d'une jeunesse marginale confrontée à l'horreur de la guerre en Afghanistan. En octobre 1987, *Demain vint la guerre*, premier film d'I. Kara, revint, de façon beaucoup plus explicite que le film d'Abouladze, sur l'arbitraire et la terreur de l'époque stalinienne.

En littérature, 1986 et 1987 auront été aussi le temps du repentir (« Le plus important maintenant dans la littérature est le repentir », avait écrit l'académicien D. Likhatchev dans son adresse aux participants du Plenum de l'Union des Ecrivains en mai 1987). L'immense majorité des œuvres publiées au cours des deux dernières années sont des œuvres longtemps censurées, évoquant en général un passé refoulé, honteux, caché. Furent ainsi réhabilitées aussi bien des œuvres d'auteurs déjà classiques, tels Goumilev (*Poèmes*), Khodashevich (*Poésies*), Nabokov (*La défense Loujine*), Platonov (*La mer de Jouvence, La fouille, Tchevengour*), Zamiatine (*Récits*), Akhmatova (*Requiem*), Pasternak (*Le Docteur Jivago*) que des œuvres d'auteurs des années 1960-1970, ayant presque toutes pour cadre

les années staliniennes. Parmi celles-ci, le grand poème d'A. Tvardovski, *Le droit à la mémoire* (dédié au père du poète, simple paysan victime de la collectivisation) ; le roman de I. Dudintsev, *Les blouses blanches*, évocation des milieux scientifiques dans les années du lyssenkisme ; le roman historique d'A. Rybakov, *Les enfants de l'Arbat*, peinture du milieu des hauts dignitaires du parti dans les années 1934-1937 ; le dernier roman de I. Trifonov sur l'année 1937, *La disparition* ; les pièces de théâtre de M. Chatrov, *La paix de Brest-Litovsk* et *Plus loin, plus loin, plus loin...* Dans cette dernière œuvre, écrite en 1987, l'auteur réécrit, sur documents, certaines des « pages blanches » de l'histoire soviétique, notamment les positions et les responsabilités des principaux acteurs de la Révolution d'Octobre (Lénine, mais aussi Staline, Trotsky, Boukharine, Zinoviev, Kamenev), les rapports conflictuels entre Lénine et Staline dans les années 1922-1923, les alternatives à la voie stalinienne de collectivisation forcée et d'industrialisation accélérée...

La lecture n'est pas le seul plaisir que redécouvrent les intellectuels. La grande tradition des « soirées littéraires » est remise à l'honneur. Récemment, plusieurs soirées ont été consacrées à des écrivains maudits, tels Chalamov, L. Razgon, A. Tchitchibabine. Chacun a l'impression que plus on parlera de ce qui s'est passé et plus la répétition de l'histoire sera difficile. Pour tous ceux qui, en cette période incertaine où — chacun en est conscient — la véritable partie se joue dans la sphère réelle de l'économie, vont écouter les poètes, le Verbe a gardé son pouvoir. Non plus un pouvoir d'asservissement, mais une vertu libératoire et plus encore une vertu prophylactique.

Révision de l'histoire ?

Parallèlement aux œuvres de fiction, autour d'elles fleurit toute une littérature critique et essayiste, dont les auteurs sont journalistes, sociologues, économistes, plus qu'historiens ou philosophes. La revue *Ogoniok* s'est spécialisée dans la publication d'articles de vulgarisation « osés » sur les « sujets brûlants » : évocation de la terreur stalinienne, récits sur la famine dans les campagnes collectivisées. Cependant, comme le rappelait récemment Iouri Afanassiev, un des historiens les plus engagés dans la politique de « transparence », un article, tel celui que devait publier le 13 janvier 1988 sur Vychinski la *Gazette littéraire*, même accepté par le rédacteur en chef, peut être, au dernier moment, refusé par la censure pour avoir dépassé la mesure de ce qui est « autorisé » à un moment

donné. Chaque auteur continue d'écrire ayant à l'esprit ces « limites ».

De manière générale, l'écriture reste ici indissociable d'un projet d'intervention dans le champ politique, et toutes les œuvres et articles jugés importants tournent autour de la question qui obsède ceux qui « savaient déjà » comme ceux qui ont enfin découvert ces écrits longtemps censurés : comment tout ce qui est arrivé a-t-il été possible ? Les réponses à cette question fondamentale renvoient bien sûr à la typologie des intellectuels dont il sera question plus loin. L'explication actuellement dominante, que l'on retrouve dans les écrits d'écrivains et, de critiques et d'historiens aussi différents qu'A. Tvardovski, M. Chatrov, E. Rjevskaja et P. Volobuev rappelle :

- que le stalinisme est d'abord une déviation, historiquement datée, par rapport au projet léniniste, unanimement approuvé ;
- que le principal responsable du stalinisme est Staline lui-même ;
- qu'il a toujours existé une voie antistalinienne, démocratique et populaire vers le socialisme, capable de rassembler les « forces vives de la Nation », l'armée, le peuple et l'intelligentsia. Par-delà le fâcheux accident du stalinisme, la *perestroïka* renoue avec la ligne léniniste juste, un temps perdue de vue.

Quelques rares articles tentent de nuancer l'analyse et d'étudier la nature de la déviation stalinienne, ainsi que la façon dont l'héritage stalinien a perduré tout au long des trente dernières années. Pour l'économiste G. Popov¹, la source du mal est dans ce qu'il nomme le « Système administratif », cette « étape éphémère du socialisme », qui doit céder la place au « Système démocratique ». Le sociologue L. G. Ionine² recherche les origines de la déviation dans la convergence entre le retard socioculturel du peuple russe et la structure étatique hâtivement mise en place par les bolcheviks. Ces quelques tentatives d'explication butent sur un certain nombre d'interdits, qui empêchent toute analyse globale non seulement du phénomène stalinien mais de l'évolution de l'histoire et de la nature du régime soviétique. La question de la dissidence, et, par extension, de la nature de cette longue période brejnévienne, appelée aujourd'hui « période de la stagnation » est en passe de devenir une des nouvelles « taches blanches » dans l'histoire soviétique. Un seul publiciste a esquissé une hypothèse originale sur la dissidence, comme réaction positive, dans une certaine mesure, à la « stagnation »

1. *Nauka i Jizn'*, 1987, n° 4, p. 54-65.

2. *Sotsiologičeskie issledovanica*, 1987, n° 3, p. 62-72.

brejnévienne. L'attitude du pouvoir vis-à-vis de Sakharov, réintégré dans ses fonctions, autorisé à s'exprimer dans les médias, sans que rien ne soit dit sur l'épisode de Gorki, révèle le poids de l'interdit sur toute la question de la dissidence.

L'antisémitisme est un autre interdit. Le récent et remarquable article de G. Popov sur les racines du nationalisme russe³ ignore la composante antisémite, essentielle, de ce mouvement. La tolérance et la protection discrète dont bénéficie le groupe antisémite extrémiste « Pamiat » laisse à penser que sur ce terrain les autorités préfèrent l'ombre à la lumière.

Pour ce qui est du trotskysme, comme le rappelait dans sa conférence du 6 janvier 1988 à la Maison centrale des Écrivains I. Afanassiev, tant que persistera l'équation Trotsky, trotskystes = « ennemis du peuple », les réhabilitations sélectives de quelques célèbres « victimes du stalinisme » resteront purement symboliques. La notion même « d'ennemi du peuple » ôte toute validité à une quelconque réévaluation de l'histoire. Quant à la question de la filiation léninisme-stalinisme, elle débouche directement sur le problème de la nature même du régime soviétique. Ce « nœud historique » est systématiquement occulté. D'ailleurs, on ne propose plus aucune définition de l'étape à laquelle se trouve le pays (« socialisme réel » ?, « socialisme développé » ?). L'économiste Butenko propose la définition « socialisme bureaucratique » pour « l'époque de la stagnation » et « socialisme démocratique » pour celle de la *perestroïka* !

Paraphrasant Vychinski (« il y a dans le pays des demi-trotskystes, des quart-de-trotskystes, des huitième-de-trotskystes ») on pourrait dire que l'intelligentsia se débat aujourd'hui dans des demi-vérités, des quart-de-vérité, des huitième-de-vérité.

Le débat intellectuel

Cette situation incertaine favorise une certaine confusion dans le débat intellectuel. A la faveur de la *perestroïka*, de nombreux clivages sont apparus au sein de « l'opinion pensante ». On peut distinguer aujourd'hui au moins cinq types d'attitude face à la *perestroïka*, cinq « écoles de pensée ».

La première est celle que nous appellerons intelligentsia marxisante (ou ralliée). Ses représentants les plus caractéristiques sont

3. *Znamia*, 1987, n° 1.

P. Volobuev (histoire), Zaslavskaia, Aganbegan, Butenko (économie), Karpinskii (politologie), Chatrov (littérature). Ils sont les plus proches, dans l'intelligentsia, des positions officielles. Ils considèrent que, dans son ensemble, le léninisme est la ligne juste, que le stalinisme est une déviation « bureaucratique » étrangère au socialisme démocratique, représenté comme un idéal et un objectif réel, que le bilan des soixante-dix années de pouvoir soviétique est « globalement positif » ; qu'il suffit d'ajouter une dose de pluralisme économique (secteur d'État + secteur coopératif + secteur privé) et de démocratie politique (n'allant pas jusqu'au pluralisme) pour que le système fonctionne à nouveau.

La seconde école peut être qualifiée de « nationale-bolchevik ». Ses représentants (Volkogonov, Prokhanov) insistent sur la nécessité, particulièrement en cette période instable qu'est la *perestroïka*, d'une consolidation nationale centrée sur trois valeurs fondamentales : la patrie soviétique, le peuple russe, le bolchevisme. Ils s'inquiètent d'une dénonciation trop poussée du stalinisme. Comment aurions-nous pu vaincre le fascisme si Staline et le système qu'il incarnait étaient si mauvais ? Les « nationaux-bolcheviks » se méfient du désarmement, de la corruption, de la bureaucratie.

La troisième école est nationaliste, slavophile et antisémite. Elle est représentée par des écrivains comme Kuniaev, Belov, Astafiev, des organisations telles « Pamiat » qui voit dans le « complot judéo-maçonnique » la source de tous les maux dont souffre aujourd'hui la Russie. Le débat sur le stalinisme ne l'intéresse pas, car elle considère que le mauvais tournant a été pris bien avant, lorsque la Russie a été gagnée par une triple influence néfaste : le bolchevisme, le sionisme, l'occidentalisme.

La quatrième tendance peut être qualifiée d'écolo-slavophile. Elle rassemble des écrivains tels Raspoutine, Abramov, Zalyguine, des économistes tels Lelichev, Antonov. La défense de l'environnement (rivières sibériennes, lac Baïkal) est son principal souci. Le culte du passé, de la campagne, une vision patriarcale du monde caractérisent cette école de pensée, davantage représentée en province, en Sibérie notamment que dans la capitale.

La cinquième tendance, la plus composite, la plus riche, la plus complexe aussi rassemble tous les « déçus du XX^e Congrès » qui, malgré un certain scepticisme, espèrent que « cette fois sera la

bonne ». On y retrouve les intellectuels les plus en vue, les plus engagés dans le processus que nous avons décrit au début de cet article. Strelianii (rédacteur à *Novyi Mir*), Afanassiev (recteur de l'Institut d'Histoire et des Archives de Moscou), Levada (sociologue), B. Okudjava (chanteur-compositeur), ainsi que la plupart des journalistes, critiques, écrivains, cinéastes qui se sont fait remarquer au cours des deux dernières années pour leur contribution au débat antistalinien. Ces intellectuels se considèrent comme des « libéraux ». A la différence des marxistes et des ralliés, ils rejettent tout système idéologique, toute explication globale du monde. Leurs idéaux éclectiques reprennent certaines valeurs universelles telles que la liberté, la solidarité, la justice. Ils sont contre l'égalitarisme, le racisme, la répression des idées hétérodoxes, la conception d'un monde divisé en deux blocs, l'un bon, l'autre mauvais. Tout ce qui, dans la *perestroïka*, peut favoriser la réalisation de ces idéaux, est bon à prendre. Aussi sont-ils les plus engagés, aux côtés parfois des marxisants et des ralliés, dans les processus actuels.

Malgré les désillusions d'un passé encore récent, l'intelligentsia s'engage, une fois de plus, dans la sphère politique. Chacun espère que la *perestroïka* satisfera telle ou telle aspiration propre à chaque école de pensée. Mais il existe une aspiration unanime — celle de tenter de créer, face au Pouvoir, une véritable opinion publique, ou plutôt, une opinion éclairée. Car les « masses » dont certains parlent tant restent des fantômes. Et l'intelligentsia demeure, comme par le passé, aussi vulnérable et isolée.

RÉSUMÉ. — *Des œuvres littéraires et artistiques longtemps censurées ont maintenant droit de cité. Ce dégel culturel limité s'accompagne d'un débat sur l'Histoire de l'URSS et les milieux intellectuels se partagent en plusieurs tendances.*